

BORDERLINE
Marie-Sissi Labrèche
Boréal, Montréal, 2000,
160 p. ; 19,95 \$

Le personnage principal du premier roman de Marie-Sissi Labrèche porte le même nom que son auteure. Si elle est une forte en « baise », elle ne fait néanmoins pas de *Borderline* un récit érotique, malgré la fréquence des scènes ou des propos à caractère copulatif.

Au plan temporel, le roman transporte le lecteur du présent au passé de Sissi Labrèche avec une régularité de métronome : les chapitres 1, 3, 5, 7 et 9 font en effet progresser l'héroïne-narratrice de 23 à 26 ans tandis que les 2^e, 4^e, 6^e et 8^e la font régresser, par analepses (retours en arrière), de 11, à 8, à 7 et enfin à 5 ans. Une telle architecture, dans un roman composé sous forme de tableaux autonomes, apparaît sans doute un peu facile et artificielle, mais une autre facette de la syntaxe narrative sauve la mise : le 9^e et dernier chapitre constitue la fermeture d'une boucle ouverte au premier, lequel réunit dans une chambre d'hôtel, à Montréal, pour des activités sexuelles, Sissi et son ami Éric, « un petit gros super moche » et peu dégourdi. Mais, alors qu'au début du récit l'attention est portée sur la description détaillée et voyeuse des ébats amoureux du couple, c'est le tragique angoissant et déstabilisateur qui prend le dessus à la fin et qui rend la relation impossible. Entre les deux épisodes, le lecteur apprend que l'héroïne boit beaucoup et ouvre volontiers les jambes au premier venu afin de combler un substantiel problème d'amour, de solitude, de souffrance, de platitude existentielle : confinée dans un univers féminin, Sissi est coincée entre une mère aimante qu'on a internée, et qui s'est suicidée, et une grand-mère revêche qui n'ar-

rête pas de dire des « niaiseries » et de débagouler des propos hargneux contre les hommes. « Mémé » est « le seul lien qui me retient véritablement à cette maudite planète, à cette maudite vie », dira pourtant Sissi.

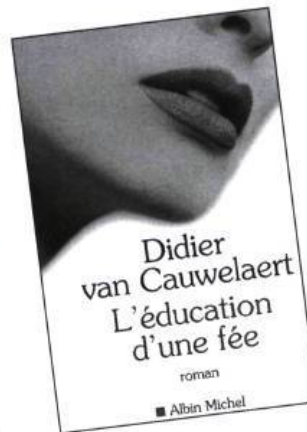
Le tout se déroule au rythme d'un débit rapide, abondant, et au moyen d'un langage cru, voire vulgaire, où les sacres n'embarrassent pas les acteurs de ce drame dont on doit dire, en fin de compte, qu'il est réussi et prometteur.

Jean-Guy Hudon

L'ÉDUCATION D'UNE FÉE
Didier van Cauwelaert
Albin Michel, Paris, 2000,
249 p. ; 24,95 \$

Un retour de voyage, un aéroport, un homme astucieux et... une jolie femme à l'air exténué avec un bambin charmant qui s'interroge sur le pourquoi des guerres, voilà tous les éléments réunis pour tisser une histoire d'amour. Ce qui fera la différence entre un roman à l'eau de rose et un récit tendre et prenant, c'est bien évidemment le talent de l'auteur ; or van Cauwelaert n'a cessé de nous prouver, depuis ses premiers romans et notamment avec *Un aller simple*, primé en 1994, qu'il en a à revendre ! On s'éprend de Didier van Cauwelaert comme on s'attache à Jean-Paul Dubois et, dans un autre registre, à Christian Bobin et à Sylvie Germain. Ces auteurs, chacun avec ses mots, son ton, s'appliquent à décrire les bonheurs et les malheurs, petits et grands, avec le doigté des raccommodeurs de faïence.

Le génie de van Cauwelaert tient justement à ce qu'il réussit à créer des atmosphères et à décrire les sentiments. Il allie avec brio l'humour à la sensibilité. Toutefois, dans *L'éducation d'une fée*, l'humour cède la place, le plus souvent, à



dans certains de ses romans précédents où les fantômes étaient plutôt loufoques. Le thème de la mort n'est pas éludé pour autant, cependant la façon de le traiter y est plus grave. Didier van Cauwelaert a néanmoins su doser savamment la part du bonheur et celle du malheur et fait ici encore office de fileur d'espoir avec cette histoire de fée à laquelle les grands enfants que nous sommes ne restent pas indifférents.

Sylvie Trotter

AUTO PORTRAIT
(À L'ÉTRANGER)
Jean-Philippe Toussaint
Minuit, Paris, 2000,
121 p. ; 19,95 \$

Avec Jean Echenoz et Jean Rouaud, Jean-Philippe Toussaint est certainement le plus connu de la génération de romanciers qui, depuis une vingtaine d'années, ont fait leur nid aux éditions de Minuit. Le dernier livre de Toussaint n'est pas un roman, comme les précédents, mais une sorte de récit de voyage. Pas banal cependant : l'auteur use, comme toujours, de circonvolutions et de qualificatifs précieux pour décrire ses personnages ou une situation, s'attarde sur les détails, préfère le loufoque au sérieux, etc., si bien que le discours n'emprunte d'aucune manière aux caractères génériques familiers du récit de voyage et se donne avant tout à lire pour le plaisir d'une écriture libre et foncièrement imprévisible, qui construit sa propre fiction. Ici, ce n'est pas tel monument historique qui immortalise le souvenir d'un voyage, mais le détail inusité, la rencontre inhabituelle, pittoresque. Ainsi le chapitre intitulé « Nara, capitale historique du Japon » s'intéresse à la rencontre entre le narrateur et une admiratrice qui est d'une franche cocasserie. À Tokyo, il a rendez-vous avec un ami de sa femme qui désire lui faire part des « dernières nouvelles du village », comme si cela était de la plus haute importance et justifiait seul le séjour du narrateur au

la gravité du ton et du propos : « Ce n'est pas que je me sois résolu à la perdre, mais une sorte de douceur, d'apaisement dilue le désespoir. Il faut avoir senti en soi la montée du suicide, cette fusion froide, cette boule de courage qui enfle et durcit jusqu'à étouffer l'idée même de lâcheté, pour apprécier le pouvoir incroyable du supplément de vie qu'on s'accorde. » *L'éducation d'une fée* n'est pas un récit sombre, mais l'on y sourit moins que

Japon. Prague est liquidée en une seule phrase : « Prague, n'en parlons pas » ; en revanche, le voyage en train qui le conduit de Berlin à Prague lui procure un véritable moment de grâce : « Voilà l'image que je retiendrai de ce voyage, Madeleine et moi attablés l'un en face de l'autre dans ce wagon-restaurant ensoleillé qui nous menait vers Prague. » Nous comprenons, dans ces conditions, que si le récit se fait autoportrait, c'est bien parce que le regard se porte sur les choses avec la liberté même dont fait preuve l'écriture, et que, en insistant sur les détails inhabituels, dans toute leur singularité, c'est en quelque sorte par défaut que le narrateur laisse découvrir sa personnalité.

En filigrane, le narrateur fait l'apprentissage, à travers des déplacements successifs qui l'amènent à éprouver la vulnérabilité des choses, de sa propre condition mortelle, et par conséquent de l'excessive fragilité de l'écriture. Il écrit tout à la fin : « Jusqu'à présent, cette sensation d'être emporté par le temps avait toujours été atténuée par le fait que j'écrivais, écrire était en quelque sorte une façon de résister au courant qui m'emportait, une manière de m'inscrire dans le temps, de marquer des repères dans l'immatérialité de son cours, des incisions, des égratignures. » L'écriture, finalement frappée par un interdit d'espérer, ne fait sans doute que mieux ressortir la fraîcheur réjouissante dont elle est par ailleurs gorgée.

François Ouellet

**LA TERRE
SOUS SES PIEDS**
Salman Rushdie
Trad. de l'anglais
par Danielle Marais
Plon, Paris, 1999,
541 p. ; 29,95 \$

Voilà un grand roman de notre époque, moins parce qu'il est plongé en elle que parce qu'il en dit les possibles et la déchirure ontologique, en énonce à travers de fabuleux personnages les pôles apolliniens et

dionysiaques. Tous les débats imaginables (des principes du bouddhisme aux problèmes raciaux, de la marchandisation du corps vénalement réduit au « cul », du conditionnement physique ou du végétarisme à la violence urbaine ou aux télécommunications) forment ici la trame d'un texte anthropophage, d'une tragédie se nourrissant de l'ensemble de l'existant. Nous assistons en direct au grand concert de la libération souhaitée par James Joyce, à savoir une libération des formes d'appartenance et d'aliénation : la famille, la nation et la race. Les frontières, basta ! Accueillons la vérité des flux, de la nudité radicale et de l'altérité. Ce pourquoi le privé et le public s'actualisent dans des formes culturelles – orgasmiques et religieuses – jusqu'à récemment inconnues. Le croira qui le voudra : la musique est au cœur de cette mutation teintée de l'ironie sacrificielle nécessaire à toute création.

Vina Apsara (de *apsaras*, « naïade »), bacchante rock (Di-Vina), « miroir de la culture » et « non-vierge replâtrée », est l'héroïne de cet opéra mythique dans lequel le rythme répond à la puissance des tremblements de terre, l'Immense fournissant le pivot sismique de l'imagination, c'est-à-dire de l'amour et de la mort sous leurs formes les plus simples et les plus complexes. Par sa voix, elle se dégage des trajectoires imposées qu'imprime en nous la grande entreprise mondiale de lavage de cerveaux. Mais cette transcendence, elle la doit à Ormus Cama, son amour ultime, musicien au talent extraordinaire, Pygmalion réunissant les traits de Mick Jagger, Steve Howe, Paco de Lucia et Brian Eno. Pour narrer ce récit du décroissement, de la lutte contre les fanatismes religieux, Umeed Merchant, alias Rai, a développé un don d'invisibilité et de dématérialisation par lequel il peut voir « Ce Qui Arrive Vraiment ». De l'Inde aux États-Unis en passant par l'Angleterre, le désir des protagonistes s'allie à leur volonté et à leur passion pour accueillir



les grands mystères du monde. La naissance d'un enfant et la mort d'un être humain, même inconnu, en font partie.

Michel Peterson

ÉCLATS DE FEMMES
Dominique Blondeau
La Pleine Lune, Lachine,
1999, 152 p. ; 20,95 \$

De deux amours disparus, Sébastien tente de retrouver les traces. D'abord, il y a les objets laissés par les deux femmes, rouges à lèvres, fards à joues et robes au parfum évanoui, qui réveillent la mémoire. Ensuite, il y aura l'écriture du journal qui permettra d'occuper les *espaces morts de souvenirs*, ceux que l'on se met à réinventer pour exister. Ces *amours spectrales* hantent les rues chaudes de Montréal que Sébastien, solitaire, arpente. Rien ne semble le distraire véritablement de ce parcours sinueux parsemé de rencontres de hasard, de corps partagés à la *dérobée des identités*. Pourtant, là où il se refuse, là où le sentiment surprend et *déshabille les manies* de célibataire, Sébastien parviendra à entrevoir un avenir à travers les fenêtres closes et au-delà des *gratte-ciel qui peuplent* la ville.

Mémoire et oubli, mort et maladie, fin et recommencement ; toutes ces contradictions que nous offre la vie sont contenues dans ce quatorzième roman de Dominique Blondeau. *Éclats de femmes* décrit d'une écriture patiente et minutieuse les détails de la vie, les instants éphémères. Tous

ces petits événements du quotidien qui font que l'on se souvient qu'on existe. À la lecture de ce roman, on sent surgir les brises d'été qui nous caressent la peau ; on revoit la faune estivale des terrasses du plateau Mont-Royal et ceux qui s'épient d'un œil pas toujours discret ; on aperçoit aussi ces âmes esseulées errer en des flâneries inutiles mais salutaires.

Éclats de femmes, tout en demi-teintes, pousse le lecteur à son insu à travers les *impasses de la solitude* urbaine, mais *insufflé* aussi le souffle chaud d'une voix qui a vécu. Une voix qui, malgré les inquiétudes qu'elle soulève à propos de notre errance, rassure.

Florence Thomas

**ÊTRES FEMMES
POÈMES DE FEMMES
DU QUÉBEC ET DE FRANCE**
Sous la dir. de Claudine
Bertrand et Patricia Latour
**Le Temps des Cerises/
Les Écrits des Forges,
Pantin/Trois-Rivières,
1999, 172 p. ; 15 \$**

Curieuse anthologie que celle-ci : concise, sélective et singulière. Deux éditeurs, l'un français, l'autre québécois, sont devenus les complices de Claudine Bertrand et de Patricia Latour pour un projet qu'elles caressaient depuis longtemps : proposer à plus d'une trentaine d'écrivaines contemporaines des deux bords de l'Atlantique une interrogation de leur écriture poétique en tant qu'*être femme*. Cette étrange question, formulée au pluriel d'ailleurs, suggère d'abord que le fait d'être femme et poète ne s'articule pas de la même manière des deux côtés de l'océan. Pourtant, ce « recueil-rassembleur », selon l'expression de Claudine Bertrand, ouvre un espace dialogique, autant réel qu'imaginaire, où la poésie des femmes du Québec et de la France devient sororité.

Je dis « sélective » parce que les textes choisis sont très récents, bien souvent inédits, et qu'ils témoignent d'une certaine production actuelle, mais surtout parce que leurs